

BALZAC COLLECTIONNEUR

Par Nicole Mozet

De même que Balzac demeura toute sa vie, parallèlement à l'écrivain qu'il était essentiellement, imprimeur, mondain et entrepreneur, il eut très tôt le goût des séries, des listes, des classifications et des collections, à commencer par les groupements de textes intitulés « scènes de la vie... » privée, parisienne ou de province. Il pense et compose par ensembles, pour la construction de son oeuvre et son assemblage : une pièce en appelle une autre. Comme dans une galerie d'amateur d'art, il peut déplacer les scènes à loisir pour jouir d'un autre effet ou d'une autre perspective.

C'est cependant dans les dernières années de sa vie que Balzac cultiva le plus intensément son goût des objets d'art, qu'on appelait alors des « antiques », manifestant une véritable frénésie d'acquisition et de collection. C'est le moment où il aménage pour sa future épouse la maison qu'il a achetée rue Fortunée (actuelle rue Balzac). Avant même de l'habiter, à partir du 15 avril 1847, il brocante partout, passe commande, s'enthousiasme pour de vraies ou de fausses bonnes affaires. Mais on peut le soupçonner d'aimer la trouvaille pour elle-même et la chasse autant que la possession, car les collections imaginaires restent son vrai domaine. En tout cas, le « bric-à-brac », comme il l'appelle lui-même, envahit les lettres à Mme Hanska et s'y déploie en listes infinies et méticuleuses descriptions d'objets.

Ce n'est-ce pas forcément du temps perdu pour l'écriture. La « bricabracomanie » balzacienne (le mot est aussi de lui) nourrit plusieurs grandes figures de collectionneurs et de collections dans La Comédie humaine : celle de l'« antiquaire » et son « vaste bazar de folies humaines », dans La Peau de chagrin, les splendides tableaux du bonhomme Rouget dans La Rabouilleuse, issus des églises vendues sous la Révolution, les « nouvelles vieilles toiles » du ridicule M.Vervelle, bourgeois niaisement amateur, auquel le rusé élias Magus vend de piètres copies de grands maîtres confectionnées par Pierre Grassou. Et bien sûr, la collection Pons, sans doute la plus belle expression littéraire de cette passion, qui finira aux mains des bourreaux du pauvre Pons, tandis que triomphe celle d'élias Magus, promu chef des « tableaumanes ».

Mais si La Comédie humaine est imprégnée par l'esprit de collection, avant, pendant et après le Furne, dans sa genèse, sa réalisation et son contenu, c'est qu'au-delà de la passion toute personnelle de Balzac, le XIXe siècle, dont ses romans témoignent, a changé le sens de la collection en en multipliant spectaculairement les manifestations. C'est là un fait de culture et de société. Partout on rassemble, on dénombre, on compare, on évalue, on classe ou sélectionne, ou on entasse, par nécessité fonctionnelle, par entraînement, ou pour le trouble plaisir d'un regard possessif : inventaires post-révolutionnaires, nouvelle gestion des biens symboliques, vogue des « antiques », lancée par la Restauration, transmission ou constitution d'un patrimoine, affirmation d'un privilège aristocratique ou promotions bourgeoises, opérations de librairie (il faut susciter le désir de la collection « complète »), aménagements des musées, publics ou privés, organisation des salons, etc.